La ronde des Souvenirs à la naissance

ous les jours, le Dr Jean-Pierre
Boyer, psychiatre, et Philippe
Porret, psychanalyste, rencontrent l'un et
l'autre de jeunes parents. Ils nous font part de
leur expérience. Ce mois-ci, ils soulignent
l'importance des souvenirs à la naissance.

a scène se passe dans une maternité où de jeunes mamans viennent parler de leurs relations avec leur bébé. Deux jeunes femmes arrivent: une brune, grande et forte maman d'un bébé de trois jours; l'autre, petite, blonde et d'allure frêle, maman d'un bébé de quatre jours. Elles entrent par les deux portes opposées, poussant devant elles un berceau transparent.

Avançant l'une vers l'autre, elles tournent leur berceau à 90 degrés au moment de leur rencontre et les placent côte à côte. Simultanément, elles se penchent, curieuses, pour découvrir l'enfant de l'autre. Disposé en rond, le reste de l'assistance suit la scène avec un intérêt amusé. Mme Corenc, la brune, regarde le bébé blond de Mme Vizille et s'exclame: « Ce qu'il est mignon votre bébé! Si petit, si fragile... »

Penchée avec intérêt au-dessus de l'autre berceau, Mme Vizille commente: «C'est un beau garçon. Avec un enfant pareil, vous êtes tranquille. Costaud comme il est, il ne peut rien lui arriver. » De manière presque théâtrale, elles se sourient et s'installent face à face dans le cercle des autres participantes. Je m'étonne de cette rencontre où chacune a spontanément exprimé son émerveillement en découvrant le bébé de l'autre. Mme Vizille s'explique: « Ca doit être rassurant d'avoir un bébé vif. costaud et sans problèmes. Sylvain est mon premier, il pèse à peine un peu plus de deux kilos, alors je dois souvent le réchauffer. Comme il n'est pas assez fort pour téter, je ne peux pas l'allaiter. Je dois tirer mon lait et lui donner des compléments. Ça m'inquiète, j'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose. Je suis sans cesse sur le qui-vive. La nuit dernière encore, je me suis levée plusieurs fois pour voir s'il respirait car je ne l'entendais plus. »
Mme Corenc lui
répond en souriant: « C'est mon
troisième garçon.
Il fait plus de quatre kilos, comme
ses frères. C'est de
famille: mon mari
et moi sommes assez forts. Pourtant, je vous envie
un peu. J'aurais

bien aimé avoir un petit bébé à protéger et câliner comme le vôtre. C'est sûr, mon garçon est solide, mais j'ai l'impression qu'il n'a pas besoin de moi.»

Une participante intervient, visiblement pour l'aider: « Vous devriez être contente qu'il se porte bien; et puis, vous savez, ce n'est pas vrai qu'il n'a pas besoin de vous. Il a autant besoin de tendresse et de câlins que les autres. » Un silence gêné accueille ces propos.

RASSUREZ LES BEBES!

Je demande à Mme Corenc depuis quand elle ressent cette tristesse et si elle sait d'où lui vient ce sentiment. « Avant ce garçon, j'ai eu une petite fille. Mes deux premières grossesses se sont très bien passées mais, pour ma fille, cela a été très difficile. Il y a eu des problèmes au moment de l'accouchement. Comme elle souffrait, on m'a fait une césa-

rienne en catastrophe. On l'a mise en couveuse puis en néonatalogie, avant même que je ne sois réveillée. Elle est morte au bout de trois jours. Je n'ai pu la voir dans son incubateur qu'une seule fois. J'ai été bouleversée de la trouver si petite, de ne rien pouvoir faire pour elle. » Elle pleure: «J'aurais tellement voulu la prendre dans mes bras, la soigner, lui donner tout l'amour que j'avais pour elle. Je n'ai pas pu, je n'ai pas eu le temps. Ça me reste sur le cœur...»

J'interviens: «Ce souvenir douloureux s'interpose entre vous et votre bébé. Vous êtes triste de n'avoir pu vous occuper de votre fille. Cette histoire est très vivante dans votre mémoire. Elle ressurgit avec force quand vous regardez votre garçon. Cette petite fille a beaucoup compté pour vous et pour son père. Elle compte aussi pour votre fils qui vient après elle. Ce sont vos souvenirs qui lui gardent sa place. Vous pourriez peutêtre en parler à votre bébé pour dépasser ensemble cette déception qui vous sépare de lui. Vous pourriez lui dire, par exemple: "Ne t'inquiète pas, je suis un peu malheureuse parce que je repense à ta sœur... Mais je ne t'oublie pas. " Vous trouverez sûrement les mots et le meilleur moment pour lui parler de tout cela. » Mme Corenc garde un silence pensif.

Je pose alors la même question à Mme Vizille. Aurait-elle des souvenirs qui pourraient expliquer son inquiétude pour son fils? Elle rougit: « J'ai toujours été un peu anxieuse. Ma mère m'a souvent parlé de mon frère qui a deux ans de plus que moi. Il était prématuré. Il a des problèmes de bronches. Dès que l'automne arrive, il tombe malade... Pendant ma grossesse, i'ai aussi retrouvé une amie

stration: Bruno Gibert.

HISTOIRES DE FAMILLE

d'enfance qui a perdu son bébé à trois mois. Elle l'a trouvé mort un matin. Il avait oublié de respirer. Alors, vous pensez, quand, à sa naissance, Sylvain n'a pas crié, quand il a fallu lui enlever les glaires et lui donner de l'oxygène, ça m'a paniquée. J'ai sûrement repensé à tout ça. » J'interviens à nouveau. « Vous pourriez rassurer Sylvain en lui expliquant que ce n'est pas lui qui vous inquiète, mais le souvenir de votre frère et du bébé de votre amie. » Visiblement interloquée, Mme Vizille me demande si les bébés peuvent vraiment comprendre des choses aussi complexes. C'est une maman dit des choses qui m'avaient déplu et que je me faisais du souci pour son frère aîné. Qu'elle avait bien senti que je n'étais pas contente, mais que ce n'était pas à cause d'elle. C'était à cause de sa mamie. Elle pouvait donc être tout à fait tranquille. Elle s'est calmée et, dès que j'ai fini de parler, s'est endormie. »

Après la naissance, les mères sont souvent tentées de comparer leur enfant aux autres. Mais ici, il ne s'agit pas seulement de cela. Dans le hasard de cette rencontre, chacune a découvert « dans le bébé d'à côté » des choses dont elle ignorait l'importance. Si les premiers mots de Mme Co-

Mme Corenc cette sorte d'assurance vie, «il ne peut rien lui arriver». L'inquiétude de la mère de Sylvain se dénouera lorsqu'elle aura fait le lien avec les souvenirs douloureux qui ont précédé sa grossesse. Sylvain lui rappelle les problèmes de santé de son frère et le décès d'un autre enfant. Son angoisse ne tient donc pas à son fils, mais à ce passé toujours actif.

Mme Corenc, elle, regrette « de ne pouvoir rien faire » pour ce fils qui pourrait presque grandir sans son aide. En fait, lorsqu'elle raconte avec émotion l'histoire de ses premières grossesses et le décès de sa petite fille, c'est en fait

pour elle-même que Mme Corenc a cruellement senti qu'elle ne pouvait rien faire. Une fois de plus, la déception ne tient pas à l'enfant; mais à des événements pas-

sés, des désirs restés en souffrance. L'insistance de la mémoire qui s'exprime montre l'inutilité des bons conseils et des tentatives de réassurance facile. La participante qui s'adresse à Mme Corenc, avec les meilleures intentions du monde, n'entraîne qu'un silence gêné, parce que l'essentiel reste encore à dire.

Si des souvenirs s'interposent entre des parents et leur bébé parasitant la relation, mieux vaut en dénoue l'origine pour arrêter la souffrance.

en train d'allaiter qui lui répond en riant : « Bien sûr ! Celui-ci est mon quatrième. J'ai donc un peu d'expérience. Vous verrez! Au début, je ne voulais pas y croire. Même les tout petits bébés écoutent quand on leur raconte ce qui nous tracasse. Si ce qu'on leur dit nous soulage, ça les rassure. Je me souviens, quand ma seconde avait trois jours. Elle pleurait depuis deux heures. Rien n'y faisait. Je n'y comprenais rien. Après avoir tout essayé - biberon, massages, promenade -, je me suis demandée ce qui était arrivé le matin. Je me suis rappelé que ma belle-mère était venue me parler de mon aîné qu'elle gardait. J'avais été très contrariée par ces nouvelles. Je n'arrêtais pas d'y penser Du coup, j'ai expliqué au bébé que sa mamie m'avait

renc ont été banals (« Ce qu'il est mignon... »), la suite (« si petit, si fragile ») a été révélatrice de la valeur qu'elle accordait aux particularités du bébé de Mme Vizille. Qui, de son côté, en a fait autant en admirant « ce beau garçon » et en ajoutant aussitôt : « Avec un enfant pareil, vous êtes tranquille... et il ne peut rien lui arriver. »

Chacune a ainsi prêté à un enfant dont elle ne savait rien des qualités particulières. C'est notre étonnement qui leur a fait réaliser que leurs propos, loin d'être anodins, méritaient réflexion.

Ainsi, Mme Vizille livre peu à peu ses craintes. Sylvain n'est pas assez costaud pour téter. Elle est sur le « qui-vive », vérifiant sans cesse qu'il respire bien. On comprend dès lors qu'elle prête à l'enfant de

LA MEMOIRE EN SOUFFRANCE

Une naissance n'est pas uniquement rose. Comme tous les événements importants de la vie, elle mêle sentiments, impressions et souvenirs. En engageant l'avenir, elle trouve ses références et ses liens dans l'histoire des familles d'origine. Mais que faire des souvenirs qui s'interposent entre des parents et leur bébé? Avant tout, il faut savoir que

les premières relations avec le nouveau-né s'appuient forcément sur le déroulement de la grossesse et sur l'histoire de chacun des parents. Par ailleurs, certaines situations passées - mais non « dépassées » — peuvent faire obstacle au plaisir et à la créativité des premiers jours. Il est donc important, sans que cela soit facile pour autant, de bien différencier ce qui provient de l'originalité de l'enfant de ce qui appartient à la mémoire de ses parents et que ceux-ci projettent sur lui. Prendre conscience de cette différence peut aider à trouver, comme la «mère expérimentée de quatre enfants », la source des difficultés. L'origine d'une contrariété peut être récente ou, au contraire, remonter à l'enfance de l'un des parents. Il est essentiel de la dénouer pour arrêter la souffrance. Il suffit parfois de quelques entretiens pour démêler ce qui s'imposait de manière confuse. Quand, au cours de conversations, les parents se rendent compte que leur relation avec leur enfant est surchargée d'impressions et de sentiments dont la permanence leur paraît injustifiée, il est essentiel qu'ils en découvrent la raison. En effet, l'enfant a besoin d'entendre qu'il n'est pas responsable du malaise ou du désagrément que ses parents ressentent en sa présence. Si le nouveau-né est souvent l'occasion de réactiver les liens entre les générations, y compris en rappelant les disparus, il n'est pas la cause des sentiments éprouvés en ces circonstances.

Devenir parents ce n'est pas faire table rase du passé, ni essayer de soustraire son enfant aux pages difficiles de l'histoire familiale. C'est sur la mémoire vivante de ses parents qu'un enfant peut s'appuyer pour grandir.

C'est déjà au cours de la grossesse que l'idée d'allaiter est envisagée, discutée et prend la forme d'un projet, d'une volonté affirmée. Ainsi, quand les femmes enceintes parlent de l'allaitement, c'est souvent sur le mode du tout ou rien.

De multiples raisons, apparemment conscientes, interviennent. Elles sont souvent influencées par les lectures, l'entourage ou la mode du moment. Il y a celles qui sont pour et évoquent la volonté de réussir une « vraie » relation, de garantir une meilleure santé à l'enfant grâce aux anticorps contenus dans le lait maternel, à moins qu'elles ne désirent vivre une expérience complète et directe avec le nourrisson.

Les arguments des « contre » sont aussi diversifiés: risque d'altérer l'esthétique du corps, crainte de moins plaire, d'être moins disponible pour son conjoint ou refus de se laisser « bouffer » dans tous les sens du terme par ce nouveau bébé. Enfin, certaines mères ont le souci d'absolument « tout partager à égalité » avec le père en ce qui concerne les soins du bébé (plaisirs et devoirs), et donc également la façon de le nourrir. Comme si le fait d'allaiter risquait de trop différencier les conjoints et devait alors être évité pour rester à « égalité ».

Un geste symbole

Pour les hommes comme pour les femmes, allaiter est un geste hautement symbolique qui dépasse le simple mode d'alimentation. Il peut être l'occasion d'expressions inconscientes bâties sur l'histoire de chacun. Les résolutions de la future mère sont en général discutées avec son compagnon et reflètent également de ce qui a été jusque-là possible ou difficile pour les femmes de la lignée maternelle. Il n'est pas rare de retrouver une certaine continuité dans les choix. Par contre, lorsqu'une femme enceinte veut faire différemment en

souhaitant mettre l'enfant au sein, l'entreprise est parfois plus difficile qu'il n'y paraît, et peut nécessiter l'aide d'une autre femme. En somme, rares sont les femmes « indécises » qui attendent que l'enfant soit né pour se déterminer.

Dans certains cas pourtant, le projet de la mère se heurte à une volonté contraire, parfois implicite, du mari ou de son entourage. Ces situations sont difficiles à vivre. proques, le sein peut être offert à l'enfant, si la mère souhaite allaiter. Rien n'est plus désolant, ni faux, pour une mère que d'entendre des soignants dire que ce geste est inutile, car elle n'a encore rien à donner. Si la mère ne souhaite pas allaiter, il n'y a aucune raison non plus de ne pas mettre l'enfant au sein: cela permet d'établir une toute première relation. La sage-femme ou le médecin peuvent, par leur attitude ou

Allaiter est-ce si

Le choix devient déjà plus concret au moment de l'accouchement, quand la future mère, entre deux contractions, entend la sage-femme lui demander: « Comptez-vous donner le sein ou le biberon? » Mais c'est bien à la naissance, au moment où elle découvre son bébé, que la mère sent clairement en elle ce qu'elle veut faire. L'attitude de la sage-femme ou du médecin accoucheur en cet instant est

Tous les jours, le Dr Jean-Pierre Boyer, psychiatre, et Philippe Porret,

l'autre de jeunes parents. Ils nous font part chaque mois de leur expérience à

travers les problèmes de la vie

grandes étapes de la vie enfantine.

quotidienne et les

psychologue, rencontrent l'un et

extrêmement importante.

On connaît aujourd'hui la valeur de ce premier moment où le bébé peut rester sur le ventre de sa mère, et y trouver un soutien, une chaleur, après ces minutes

(ou parfois ces heures!) si éprouvantes. Il a besoin aussi d'entendre la voix de son père qui lui est déjà familière et qui acquiert maintenant une résonance nouvelle.

Dans ces découvertes réci-

leurs mots, encourager ou dissuader la jeune mère de vivre cet instant important.

Lorsque c'est possible, le nourrisson est posé sur le ventre de sa mère, la tête proche de sa poitrine. Peu à peu, avec la maladresse de l'impatience, il s'approche du mamelon pour le prendre dans sa bouche. C'est ce que les spécialistes appellent « le réflexe de fouissage » qui est aussi une façon

de manifester son envie d'entrer en contact avec sa mère. Si on leur laisse assez de temps et si chacun reste patient, le bébé peut téter ce premier lait appelé colostrum. C'est une première expérience où cha-

cun commence à se trouver.

Pendant les trois premiers jours « de lune de miel », le bébé et sa mère prennent beaucoup de plaisir lors de ces moments de tétée. Chacun semble se préparer à la montée de lait

attendue parfois avec appréhension par la mère, qui en guette les signes annonciateurs : Aurai-je du lait ? se demande-t-elle. Sera-t-il bon? Arriverai-je à allaiter? Des souvenirs, des soucis, peuvent lui revenir à l'esprit. D'autant que les puéricultrices commencent à se préoccuper de ce qui se passe. Car si la réalisation de ce projet avant l'accouchement semblait être de la seule responsabilité de la mère, dans les jours qui suivent la naissance la présence bien réelle de l'enfant fait réaliser que l'allaitement ne dépend pas que du désir de la maman mais aussi de l'enfant et d'une « mise en place » comme le disent les professionnels, qui se fait et se réussit à deux.

Laisser le temps au temps

Une fois encore, l'attitude du personnel qui entoure la mère et le nouveau-né est extrêmement importante. Car les progrès de la médecine ne se sont pas toujours nécessairement accompagnés de sérénité sur la question. Très vite, le temps devient compté: la surveillance

ALÉRIE WINCKLER



du poids de l'enfant, les variations de sa température, peuvent amener, pour les meilleures raisons, le pire: déjà la mère est prise dans un «timing », une manière de compter les heures ou les jours, les grammes, bref un rythme parfois trop rigide par rapport à la montée de lait. Contrairement à l'adage, on ne laisse pas toujours le temps au temps... Sans compter l'impatience du nouveau-né.

Une relation originale

Bien souvent, la montée de lait est marquée par un moment de flottement: la mère sent d'un seul coup sa fatigue et ses propres limites, après avoir accumulé en très peu de jours nombre d'expériences nouvelles, d'émotions diverses et de visites parfois éprouvantes.

La montée de lait peut alors être vécue comme « un trop » à un moment où justement la mère devrait être, à ses propres yeux, en forme, disponible et toute à son bébé; la voilà désemparée, avec parfois les larmes au bord des yeux et l'impression de ne plus être à la hauteur. Ce moment de découragement, de déception est très important. Il doit être soutenu par les puéricultrices: la maman, malgré toute sa bonne volonté, n'est pas toutepuissante; elle doit compter sur son bébé et avec lui : ils sont bien deux. C'est d'ailleurs là le paradoxe: elle a à se consacrer entièrement à son bébé, sans pour autant oublier ses besoins à elle, son rythme, ses propres limites.

Ce mouvement si paradoxal peut se passer «naturellement». Il peut aussi avoir besoin d'être facilité par une puéricultrice, ou une sage-femme. Avec beaucoup de patience, celle-ci permet au nouveau-né comme à la mère, de se trouver avec confiance. Ces moments déterminants concernent autant les toutes jeunes mamans que les mères expérimentées : il n'y a pas deux mises au sein identiques, et il peut très bien arri-

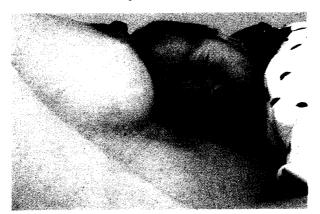
ver qu'un allaitement soit plus difficile pour un deuxième enfant que pour un premier.

Lors des réunions avec les mères, alors qu'elles sont encore à la maternité, deux questions reviennent régulièrement; l'une concerne les cris du bébé: comment y répondre? L'autre concerne les rythmes et la durée des tétées. Ces deux thèmes révèlent une seule et même préoccupation: comprendre ce que veut le bébé, trouver à deux la bonne solution qui convienne à chacun.

Trop souvent, les mères oublient que ce n'est pas uniquement l'accouchement qui fait d'elles des mamans, mais bien la rencontre et les échanges avec leur bébé. C'est un véritable proentre deux mises au sein, ou choisir entre l'allaitement à la demande ou à heure fixe, il faut le temps de choisir en soi et avec son bébé ce qui convient.

Dans les jours qui suivent la montée de lait, chaque mère posera ces questions à toutes les personnes qu'elle rencontrera, jusqu'à ce qu'elle entende le conseil qui correspond à ce quelle sentait en elle et n'osait exprimer: ainsi pour aider la mère, une bonne équipe de maternité devrait être composée de personnes qui ne donnent pas une réponse standardisée mais offrent une variété d'avis, donc de possibilités pour la mère de trouver, elle-même, sa propre solution.

Des difficultés apparaissent



L'allaitement ne dépend pas que du désir de la mère mais aussi de l'enfant.

cessus de création qui s'entame, création d'un lien original, particulier à cet enfant et sa maman comme entre lui et son père. Aussi une maman de deux jours a-t-elle moins de facilité à saisir ce qu'exprime son bébé qu'une maman de cinq ou six jours qui distingue mieux si son bébé crie parce qu'il a mal au ventre ou qu'il a faim. Ce cri si particulier provoque chez certaines mères qui allaitent un gonflement du sein et une augmentation de chaleur.

De même pour trouver la « bonne façon » de s'y prendre, la durée des tétées, le rythme

également lorsqu'il est question des biberons dits de complément. Faut-il les utiliser et dans quelles conditions? En dehors de cas très précis (faibles poids, prématurés par exemple, où l'enfant nécessite d'être aidé pour trouver la force nécessaire pour téter seul), le complément crée généralement plus de difficultés qu'il n'offre d'avantages. Loin de résoudre l'inquiétude des mères (Ai-je assez de lait? Je ne veux pas qu'il manque), il aurait tendance à confirmer leur « insuffisance ». Et donc le besoin d'être « complétées ». Cette solution dans ce cas donne satisfaction sur l'instant, l'enfant trouvant dans le biberon ce qu'il n'attend plus du sein, au risque de ne plus faire l'effort pour réclamer ce qui lui serait nécessaire. Or, c'est en appelant et en tétant que l'enfant programme la montée de lait et la quantité dont il a besoin. Sans compter qu'au début, il peut rapidement être séduit par le biberon dont il obtient plus facilement le lait qu'il réclame.

II « boit » sa mère des yeux...

Nombre d'allaitements trouvent ainsi un terme, faute du travail indispensable du bébé, parce que l'on craint de le laisser souffrir de faim ou de le voir crier. Toute mère a besoin de son bébé pour arriver à allaiter. Ce peut être le rôle de l'entourage de rappeler cette évidence en encourageant la mère dans ce moment critique de quelques jours qui ne peut être évité. Cette période transitoire lie mère et bébé autour de l'idée de manque. Le complément représente un risque de les déposséder d'un lien qui s'établit dans l'épreuve.

Pourtant, il y a des situations difficiles, souvent qualifiées de véritables « galères » par les mères, quand les seins deviennent très douloureux, que des crevasses apparaissent ou qu'il est nécessaire de faire appel au tire-lait. La mère se pose alors la question de l'utilité ou de l'intérêt de poursuivre, coûte que coûte, l'allaitement au sein. Or, quand la mère allaite, elle ne donne pas que du lait; et il peut arriver que l'obstination à nourrir au sein se fasse aux dépens des moments de plaisir ensemble, des échanges agréables et émouvants où l'enfant boit sa mère des yeux en se perdant dans son regard. Après avoir pris le temps d'y voir clair, c'est la mère qui décidera s'il vaut mieux donner un bon biberon plutôt que de souffrir ensemble avec le sein.